

François KRAUS et Denis PINEAU-VALENCIENNE
présentent

PAPA LUMIÈRE

Niels
Arestrup

Julia
Coma

DISTRIBUTION

LE PACTE
5, rue Darcet
75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
contact@le-pacte.com

PRESSE

Laurent RENARD
53, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél : 01 40 22 64 64

Assisté de
Elsa GRANDPIERRE
elsa.grandpierre@gmail.com



un film de Ada Loueilh

Avec Natacha Lindinger et Bruno Todeschini et la participation de Venantino Venantini

avec LAURENT BOUTEY, AÏEÏ, MICHÈLE JULIA GREGORY, JIM JEAN-PAUL BERNARD, SYLVAIN MALBRANT, OLIVIER GOUINARD, ANASTASIE BRUNELLE, FRANÇOIS EUDIS, CHANFRANQUE, MATHIEU MONTAUDO, PIERRE ERIC BARBICZA, CHRISTOPHE MARTIN, COUTARD, ANTOINETTE ASSASSI, BRUNO GARCIA, ARILE, SCYRICK, KENNETH BÉNÉ, PALSOU
COUSIN BRIGITTE MAUDOU, ANNA, ANASTASIE DE PEROUSSIE, HENRIE D'HAEMEL, GÉRARDIN AZDA LOUEILH, LA COPRODUCTION AVEC FRANCE 3, REDIAMA, AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DE CANAL+, FRANCE TÉLÉVISIONS, RÔLE+ et la coproduction avec ANTOINETTE ASSASSI, LA RÉGION PACA et le PALATIN ÉTOILE ET DÉVELOPPEMENT
DISTRIBUTION SUR LES PLACES DE VENTE ET PRODUCTIONS LE PACTE, UNE PRODUCTION LES FILMS DU MOUSQUETIER, RÉALISÉ PAR FRANÇOIS KRAUS ET DENIS PINEAU-VALENCIENNE, UN FILM RÉALISÉ PAR ADA LOUEILH

Le Pacte

LE PACTE E+1111 COPIE francetelevisions M6274 M6144

LE PACTE / 01 44 69 59 59 / www.le-pacte.com

SYNOPSIS

A woman with long, dark braids is seen in profile, looking out of an airplane window. She is wearing a dark blue jacket. The view outside the window shows an airport tarmac with various ground service equipment, including a white truck with 'HSBC' and 'B4' visible. In the background, there are airport buildings and a large white airplane on the tarmac under a cloudy sky.

Aéroport de Roissy-Charles de Gaulle, avril 2011.

Jacques et Safi débarquent d'Abidjan, d'où ils ont été rapatriés en urgence.

Lui a le cuir vieux, tanné par l'Afrique et sa vie d'hôtelier expatrié.

Elle, sa fille métisse de 14 ans, a pris l'habitude de vivre avec sa mère et ne sait que penser de ce père grande gueule et foireux qui l'a embarquée avec lui d'un coup.

Déplacés dans un centre d'accueil à Nice, sans ressources ni relais familial, ils vont apprendre à se regarder, à se connaître, à s'aimer peut-être.

Mais il y a Gloria, la mère de Safi, laissée dans la tourmente d'Abidjan et injoignable...

ENTRETIEN AVEC ADA LOUEILH



D'où vous vient l'idée du film ?

Je suis arrivée en Côte d'Ivoire à l'âge de deux ans : autant dire que c'est là que s'ancrent mes premiers souvenirs d'enfance... J'avais des parents passionnés par l'Afrique, mon père apprenait le dioula, le bété, ma mère travaillait dans la coopération culturelle, on vivait assez hors du cadre de vie « expats ».

Et puis à un moment, peut-être parce qu'il y a eu une lassitude ou qu'on s'est dit qu'en France il y avait quelque chose d'autre à construire, on est rentrés. J'avais un peu moins de dix ans, et le retour a été quelque chose de douloureux, mais

d'intérieur je dirais. En 2011 vient la crise politique ivoirienne et les souvenirs reviennent d'un coup : c'est très étrange de voir des lieux où l'on a vécu enfumés, sanctuarisés par les troupes armées ou jonchés de cadavres, et de retrouver dans le même temps les sensations du passé, une odeur... Je me suis alors mise à relire notre histoire familiale, et celle de beaucoup d'expatriés revenus, comme l'histoire de « métisses invisibles », de gens dont le psychisme est à tout jamais divisé, ni tout à fait d'ici ni tout à fait d'ailleurs. Des gens partagés. Je me suis projetée dans ceux qui avaient fait le choix de rentrer, je me suis demandée comment

nous aurions vécu ce retour si l'arrachement avait été si précipité.

Alors j'ai écrit cette histoire qui a pour point de départ le rapatriement en France d'un homme né Français et de sa fille métisse, et qui se poursuit par le difficile apprivoisement de ces deux êtres là, qui souffrent différemment de ce qu'ils ont dû quitter. Lui revient sur une terre avec laquelle il n'a plus aucune affinité, elle doit se confronter à un pays auquel elle n'est liée que de loin et dont elle n'a pas les codes, avec une mère laissée au pays et complètement disparue qui plus est...



On devine que c'est votre propre père qui a servi de modèle pour le père de votre film. Mais qui vous a inspirée, pour le personnage de la jeune fille ?

Comme je l'ai dit, Safi vient d'une relecture de mon histoire familiale à la lumière des événements de 2011. Je ne trouvais pas intéressant que la fille de Jacques soit blanche, que ce ne

soit qu'une histoire de rapatriés français revenus au pays. Pour moi, l'enjeu se trouvait davantage dans le fait que Jacques rentrait avec un héritage de ses années d'Afrique qu'il n'arrivait pas à voir. Dans cette enfant placée juste devant lui, Jacques ne voit qu'un poids, voire le double échec de sa vie sentimentale et de sa vie d'expatrié qui sont aujourd'hui toutes deux à l'état de cendres. Safi

est en quelque sorte le nœud de la blessure et le seul territoire possible pour Jacques mais ça, il va devoir l'apprendre. Aussi, bien sûr, voir côte à côte deux corps aussi différents que les leurs, l'un extrêmement blanc, confinant à une forme de surréalisme pâle, et l'autre tout en densité mate, m'excitait beaucoup à l'image... Je trouvais que cela racontait par-delà les mots.



Les comédiennes métisses adolescentes ne courent pas les rues. Où avez-vous trouvé votre Safi ?

La mère de Julia Coma, la comédienne du film, a appris par un ami commun que je cherchais pour le tournage une adolescente métisse. Elle est venue au casting avec sa fille, qui n'avait pas quinze ans. Julia était très timide, très introvertie. Dans ses premiers essais, pas mal de choses confinaient à la maladresse, mais elle voulait faire aussi, et cherchait très fort le regard de quelqu'un... Ce qui m'a le plus frappée alors, c'est sa vulnérabilité : elle avait de grands cernes, des yeux très longs, très distants, un mal être qui la rendait très fragile et accentuait la détresse de la situation de son personnage face à son père. Julia a apporté au tournage une dimension qui était moins présente à l'écriture : sa voix, sa fragilité, soutiennent tout juste Safi au-dessus du magma émotionnel dans lequel elle est plongée. On est plus sensible à la dimension meurtrie du personnage : le jeu est moins spectaculaire, on est davantage dans la blessure.

Pourquoi avoir choisi Niels Arestrup pour jouer le personnage du père ?

Parce qu'il était déjà présent à l'écriture ! J'ai écrit le rôle d'après ce personnage qu'était mon père, comme le solde de sa vie africaine, mais je l'ai aussi écrit tout du long en ayant en tête le corps de Niels, ses attitudes vues dans d'autres films. J'aime beaucoup ses silences à l'écran, comment très vite il peut faire ressentir un espace ou un second personnage comme étant impropres, inappropriés. Je trouve que c'est un acteur formidable pour « danser sur les seuils » : ses

fermetures et ses éclaircies au cours d'une même séquence sont saisissantes. J'avais aussi l'intuition que son vécu, qu'il porte quasiment dans chaque pore de sa peau, allait apporter une immense caution de réalisme au personnage de Jacques. Sur cet aspect, il ne s'est pas protégé sur le plateau. Sa fatigue physique, le sentiment d'usure qu'il aurait pu vouloir masquer ou garder pour lui, il les a versés dans Jacques, ou peut-être entretenus pour rendre sensible sa dérégulation.

Vous avez choisi d'installer vos personnages à Nice, parce que sa lumière rappelle celle de l'Afrique ?

Je ne dirais pas ça. Et puis la Côte d'Ivoire du film est tout sauf lumineuse ! Elle est grise, elle est épaisse, elle est cendrée : ce n'est pas l'Afrique ensoleillée et dorée qu'on a coutume de fantasmer. Non, j'ai choisi Nice car j'aimais le contraste entre l'arrivée de rapatriés qui ont tout perdu et cette ville connue et identifiée pour être un havre de plaisir et de détente pour gens fortunés. Même si Nice, ce n'est pas que ça, et qu'on a justement privilégié des coins urbains plus populaires, comme les abords directs de la gare ou le Vieux-Nice, dans lequel on a été accueillis par l'antenne locale de la Croix-Rouge et où subsistent des poches d'habitats populaires ; celles d'hommes et de femmes très précaires... Cela dit, c'est vrai aussi que je ne voulais pas enterrer mes personnages dans la morosité : ces rapatriés privés de tout, je voulais que les rares fois où ils sortent, on sente des décors vibrants autour d'eux, ce luxe de beauté et de couleurs qui est en quelque sorte la nature de Nice...





Et les séquences africaines, où les avez-vous tournées ?

En Côte d'Ivoire, à Grand Bassam. C'est une ville côtière située à une quarantaine de kilomètres d'Abidjan. Les Abidjanais encerclés par la ville s'y rendent en masse le week-end, mais c'est aussi une ville connue pour avoir été la première capi-

itale coloniale française de Côte d'Ivoire, dont le centre historique a ensuite été abandonné et périlite aujourd'hui... J'aime beaucoup cet endroit, son côté ouvert sur l'océan, tempétueux et déliquescents... Les visions de Côte d'Ivoire dans le film éclairent pour moi le caractère de Jacques, son territoire singulier et libre dont il ne retrou-

vera jamais la mesure en France. C'était important pour moi que ce ne soit pas forcément un territoire rêvé ou enviable mais un paysage-empreinte, quelques fragments obsessionnels qui connotent un monde pour lui perdu...

ENTRETIEN AVEC NIELS ARELSTRUP



Vous êtes un comédien très sollicité, et donc « occupé, très occupé ». Pourquoi avez-vous choisi de participer à cette aventure-là ?

J'ai été immédiatement emballé par le scénario. Non seulement il avait une indéniable qualité d'écriture mais il respirait le vécu. Il n'y avait rien de factice, rien de fabriqué dans cette histoire là.

En outre elle avait une vraie singularité. Je n'avais jamais rien lu d'équivalent. Et puis, j'ai été ému par ce personnage cabossé par la vie, abîmé par son long exil ivoirien et qui, à cause de cette circonstance si douloureuse qu'est un rapatriement d'urgence, va être contraint de prendre en charge sa fille, matériellement et sentimentalement, et

donc, au-delà, de s'assumer lui, en dépit de sa fatigue et de son déclassement social. J'ai alors rencontré Ada Loueilh. J'ai trouvé sa personnalité séduisante. Nous avons longuement discuté et je me suis dit : « tiens, chez cette jeune femme, il y a quelqu'un ». Et j'ai dit banco, et ai trouvé le temps de faire le film.



Pour elle ce film était une première. Avez-vous eu peur de son inexpérience ?

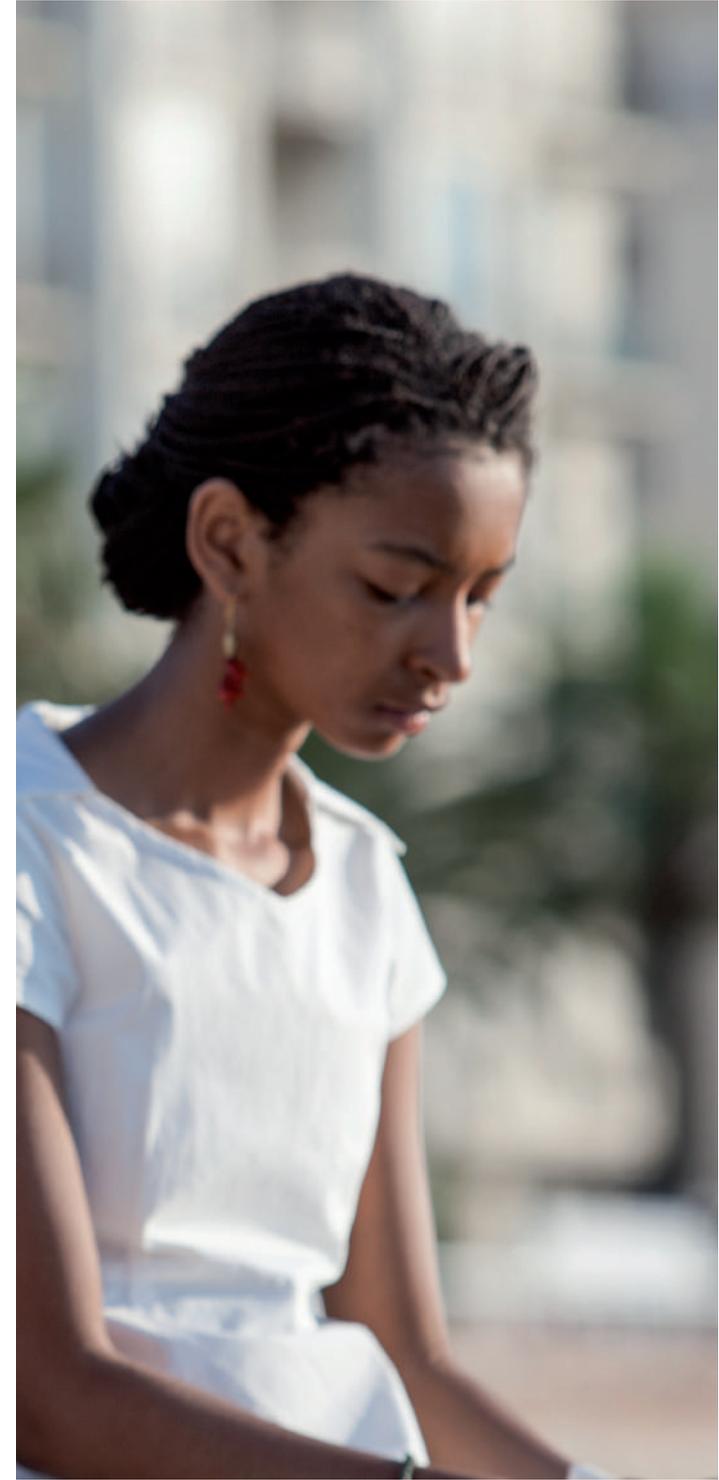
Non. Non, si j'aime un projet, j'essaie toujours - dans la faible mesure de mes moyens et de ma notoriété - qu'il se concrétise.

Ada Loueilh dit qu'elle a écrit ce rôle en pensant à vous. N'avez-vous pas trouvé paradoxal que, pour interpréter ce personnage qui revendique et exhale une certaine africanité, elle vienne vous chercher vous, qui avez des origines danoises...

Non. Ça m'a amusé. J'aime l'Afrique. J'y ai passé pas mal de temps dans ma jeunesse. Je suis assez fasciné par ce continent qui est différent du nôtre. Plus profond, plus spirituel... Plus poétique, moins matérialiste aussi. Le peu de temps qu'a duré notre tournage là-bas, j'ai aimé - c'est une image - « réendosser le boubou ».

Vous dites souvent, que dans vos rôles « vous embarquez votre vécu ». Ici, vous interprétez un personnage « expatrié-rapatrié » qui est aussi un père. Vous êtes un jeune papa...

Exceptionnellement, pour cet aspect-là de mon personnage, je n'ai pas fait appel à mon vécu de père. Trop récent sans doute. Trop privé aussi. Dans ce film, j'ai interprété un homme qui avait voulu inscrire sa vie en Afrique avec une femme dont il avait eu un enfant, et qui, à cause de terribles événements politiques, n'y était pas parvenu. Au moment où le film commence, il se retrouve sans rien, sans repère, dans son pays natal qui lui est devenu étranger, avec une fille qu'il ne connaît pas vraiment, mais avec laquelle il va devoir construire un nouveau chemin. Ça, c'est mon personnage et c'est la complexité de celui-ci qui m'a intéressé.





Cette comédienne qui interprète votre fille, était aussi totalement inexpérimentée...

Oui, mais cela n'a pas influencé ma façon d'être, de me comporter. Débutants ou expérimentés, les comédiens jouent ensemble. Ce qui compte, c'est ce que la caméra retient de ce face-à-face...

En l'occurrence, êtes-vous heureux de ce qu'a retenu la caméra?

Ce n'est pas à moi de le dire. C'est au spectateur d'en juger.

ENTRETIEN AVEC JULIA COMA



Vous étiez une jeune lycéenne très loin du cinéma... Comment êtes-vous arrivée dans « Papa lumière » ?

Ma mère avait eu le scénario entre les mains. Elle me l'a donné à lire et je l'ai aimé, parce que cette jeune fille qu'il fallait interpréter avait des points communs avec moi : mes parents sont séparés – je connais peu mon père, je vis avec ma mère –,

je suis aussi, à ma façon, une métisse, puisque ma mère est bretonne antillaise et mon père, camerounais... Et puis, je connais assez bien l'Afrique, qui est la passion de ma mère. Donc, je suis allée au casting. Pour voir. Sans être sûre de vouloir passer les essais. Et puis je suis restée et j'ai été prise.

Comment s'est déroulé le tournage ? Parce qu'une « première fois » au cinéma, ça peut être paralysant.

C'était impressionnant. Mais l'équipe a été agréable avec moi, très attentive. Tout le monde savait que c'était mon premier film. Même si chacun se concentrait sur son travail, je me suis sentie « protégée ».

Et votre rencontre avec Niels Arestrup ?

Niels est quelqu'un d'imposant. Donc, évidemment, il m'a intimidée. Mais c'était bien pour le jeu, puisqu'au début du film, le père et la fille sont comme deux étrangers l'un pour l'autre. Il y a même entre eux de l'hostilité. Lui la considère comme un poids ; elle, le voit comme quelqu'un qui l'aurait enlevée à sa mère, alors qu'en fait, la réalité est plus complexe...

« Papa lumière » parle aussi de la difficulté pour chacun de se reconstruire, ailleurs, sans renier pour autant ses racines.

Oui, j'aime beaucoup cette dimension là du film et elle est bien traitée. Dès les premières répliques on nous fait comprendre qu'il ne suffit pas de se plier aux modes de vie d'un pays pour s'y sentir intégré. La mémoire et le cœur fabriquent des traces indélébiles même si petit à petit, on parvient à les enfouir.

Vous aviez 15 ans au début du tournage, vous en avez maintenant 17 : souhaitez-vous devenir comédienne ?

Je ne sais pas mais jouer Safi a été très enrichissant pour moi. J'appréhendais un peu la rapidité du plateau mais j'ai découvert qu'au moment où on crie « action », tout devient silencieux et qu'alors je deviens une autre personne. C'est ça que j'ai le plus aimé : prendre la peau de quelqu'un d'autre, découvrir en moi des choses que je ne soupçonnais pas... Alors oui, je suis curieuse aujourd'hui d'explorer d'autres rôles et d'autres histoires, mais on verra...





ADA LOUEILH

Née en Corse et élevée en Côte d'Ivoire, Ada Loueilh rentre en France pour faire ses études secondaires et « voir la neige ». Elle intègre l'École Normale Supérieure de Lettres et Sciences Humaines de Lyon en Lettres modernes, puis le département scénario de la Fémis dont elle sort diplômée en 2011.

Papa Lumière est son premier long-métrage. Le scénario a été sélectionné au Forum des Auteurs 2012 du Festival international des scénaristes et a été distingué par le prix du jury du prix Sopadin Junior du meilleur scénario en 2012.

LISTE ARTISTIQUE

Jacques – *Niels ARESTRUP*
Safi – *Julia COMA*
Elyane – *Natacha LINDINGER*
Guy – *Bruno TODSCHINI*
Le gérant de l'hôtel – *Venantino VENANTINI*
L'hôtesse de l'air – *Sandie DUSSAULT*
Le coordinateur du foyer – *Christian BALTAUSS*
Le patron de supermarché – *Marc PRIN*
Le fonctionnaire de police – *Bertrand CONSTANT*
La pharmacienne – *Aurélia PETIT*
Le marabout – *Mamadou FOMBA*
La matrone – *Sabine PAKORA*
Gloria – *Jennifer TIE LOU*
L'enfant de la plage – *Alexis ADOU SAY CYRIAQUE*

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et Scénario : *Ada LOUEILH*

Producteurs :
François KRAUS et
Denis PINEAU-VALENCIENNE

Produit par :
LES FILMS DU KIOSQUE

Coproduction :
FRANCE 3 CINÉMA

Direction de production :
Hervé DUHAMEL

Image : *Laurent BRUNET AFC*
Montage : *Julia GRÉGORY*
Décors : *Éric BARBOZA*
Costumes : *Marité COUTARD*
Casting : *Brigitte MOIDON ARDA*
1ère assistante réalisatrice : *Ariel SCTRICK*
Scripte : *Renée FALSON*
Prise de son : *Jean-Paul BERNARD*
Montage son : *Sylvain MALBRANT*
Mixage : *Olivier GOINARD*
Musique originale : *François-Eudes CHANFRAULT*
Musique additionnelle : *MONDKOPF*

Distributeur salles, vidéo
et ventes internationales :
LE PACTE

Avec la participation de :
CANAL +
FRANCE TÉLÉVISIONS
CINE +

En association avec :
MANON 4

Avec le soutien :
de *l'Avance sur recettes du CNC*
de la *RÉGION PACA*

Un scénario distingué par le PRIX DU JURY du PRIX SOPADIN JUNIOR
du MEILLEUR SCÉNARIO 2012
Avec le soutien du CNC et de l'EICAR



Un projet sélectionné au FORUM DES AUTEURS 2012
du FESTIVAL INTERNATIONAL DES SCÉNARISTES

Tournage : du 1er juillet au 09 août 2013 – Nice, Paris et Côte d'Ivoire
Couleur • Durée : 1H24 • Format : 1,85 • N° RCA 134 221



A woman with her hair in a bun, wearing a white short-sleeved dress and red earrings, stands with her back to the camera in the middle of a vast, blue ocean. The water is calm with gentle ripples. The horizon is visible in the distance under a clear sky.

SORTIE LE 29 JUILLET 2015